

Littératures mémorielles des communautés arménienne et grecque d'Istanbul au tournant du XXI^e siècle

Alors que, dans la foulée des grandes réformes ottomanes, les Tanzimat, les communautés arménienne et grecque d'Istanbul ont connu un essor culturel durant le dernier tiers du XIX^e siècle, jouant un rôle substantiel dans l'activité de publication et de traduction locale, ce n'est que plus tard, dans les années 1960 pour les Grecs et dans les années 1990 pour les Arméniens, qu'apparaît une littérature mémorielle issue de ces deux « minorités ».

Les communications d'Armen Donikyan-Tanikyan et de Françoise Miquet décriront leur recherche doctorale portant sur des œuvres de mémoire issues respectivement des communautés arménienne et grecque d'Istanbul. Dans le premier cas, il s'agit d'auteurs arméniens d'expression turque vivant à Istanbul; dans le second, de traducteurs-auteurs grecs d'Istanbul vivant à Athènes et dont les ouvrages sont rédigés en grec.

Outre les recherches elles-mêmes, une mise en miroir des démarches des présentatrices et des résultats de leurs travaux pourra donner lieu à des échanges portant sur la mémoire des « minorités » et la manière dont les œuvres étudiées se rattachent à la société turque et aux autres groupes sociaux d'appartenance de leurs auteurs et autrices.

Réconciliation et résilience : le cas de la minorité arménienne d'Istanbul

par Armen Donikyan-Tanikyan, Ph. D., INALCO Paris et Université Yeditepe (Istanbul)

Au début du XX^e siècle, alors même que l'Empire ottoman est en voie de démembrement, Istanbul, sa capitale, connaît paradoxalement, un essor marqué par un mouvement de modernisation. La ville se distingue notamment par sa démographie cosmopolite et multiculturelle. Toutefois, vers le milieu du siècle, elle perd de son éclat et se transforme en une sombre ville portuaire. Ce n'est qu'avec l'accélération du processus de mondialisation, au cours du dernier quart du siècle, qu'Istanbul retrouve progressivement son identité de ville mondiale. Durant cette même période, quelques ouvrages d'auteurs d'origine arménienne commencent à apparaître dans les libraires. On pourrait s'attendre à ce que la production littéraire de la minorité arménienne de Turquie s'exprime dans la langue d'origine. Or, ce n'est pas le cas. Ma thèse interroge les raisons du recul de l'usage de la langue maternelle au sein de la minorité arménienne de Turquie, au profit de la langue de la majorité (le turc) au cours du XX^e

siècle. Elle cherche à déterminer si cette évolution traduit une assimilation linguistique croissante ou, plus largement, une assimilation culturelle.

L'étude s'appuie sur la théorie bourdieusienne de l'*habitus* et envisage l'histoire comme l'objet de la littérature, tout en considérant la littérature comme un objet de l'histoire. À cette fin, elle examine l'évolution du dispositif éducatif ainsi que la production littéraire de la minorité arménienne au cours de la période républicaine. Elle compare particulièrement les trente dernières années avec les périodes antérieures, mettant en lumière les transformations dans la trajectoire de cette minorité.

La méthodologie repose sur une étude prosopographique élaborée à partir de la bibliographie de cinquante auteurs d'origine arménienne écrivant en turc. Elle recourt également à des entretiens menés auprès de quinze d'entre eux, ainsi qu'à de brèves descriptions d'œuvres publiées entre 1990 et 2020. Enfin, une analyse approfondie de quatre des ouvrages du corpus affine et complète la collecte des données.

L'analyse révèle que ces autrices et auteurs sont concentrés dans la plus grande ville de la Turquie, à l'image de la quasi-totalité de la minorité arménienne. Elle montre également que le recul de la langue s'explique non seulement par l'appauvrissement du système éducatif des écoles de la minorité, mais plutôt par la diminution progressive du nombre de ses membres tout au long du XX^e siècle.

Par ailleurs, il apparaît que les récits produits relèvent majoritairement de l'autobiographie ou de l'autofiction, s'appuyant à la fois sur la singularité des trajectoires individuelles et sur la mémoire de l'entourage immédiat des auteurs. Cette prédominance dans l'écriture mémorielle met en exergue le portrait de personnalités profondément marquées par un passé révolu et soucieuses de contribuer à une historiographie « par le bas », mettant en lumière les difficultés rencontrées ainsi que l'isolement social auquel cette minorité a été progressivement reléguée.

armen.tanikyan@yeditepe.edu.tr

ORCID : 0000-0003-0219-7399

Armen Tanikyan est lectrice chargée des cours de français langue étrangère et de méthodologie au Département de science politique et des relations internationales de l'Université *Yeditepe* - Istanbul. Ses études se concentrent essentiellement sur la minorité arménienne liée à la Turquie. Elle a soutenu sa thèse de doctorat intitulée *Étude socio-historique du recul de la langue arménienne et du développement de l'expression écrite (littérature et sciences sociales) en turc chez les Arméniens en Turquie contemporaine*, en 2023, au Centre de recherche Moyen-Orient Méditerranée - INALCO.

Traduire l'Autre, écrire le Soi : l'agentivité mémorielle de traducteurs Grecs d'Istanbul

par Françoise Miquet, Ph. D., Université de Montréal (Québec, Canada)

Dans les années 1930, durant la construction de l'État-nation turc, le mouvement de traduction entre Turquie et Grèce a pris une certaine ampleur puis a fluctué en fonction de divers paramètres. Du côté turc, la constitution d'une littérature nationale a entraîné la traduction de classiques de l'Antiquité et d'auteurs de la « Génération des années 1930 », notamment. Du côté grec, outre les auteurs turcs emblématiques, on continue de traduire des ouvrages portant sur la société et la politique du puissant voisin que l'on cherche à mieux comprendre. Depuis les années 1980, des romans historiques dont Istanbul / Constantinoupoli constitue un personnage à part entière font l'objet de la construction négociée d'une forme de mémoire partagée à travers les représentations du passé commun. Les traducteurs et traductrices jouent un rôle clé dans ces représentations.

En effet, depuis les années 1990, des traducteurs Grecs d'Istanbul, au-delà de leur activité traductive, agissent à titre de médiateurs culturels, à Istanbul et à Athènes, en conseillant des éditeurs sur le choix des ouvrages qui entreront dans les polysystèmes littéraires de part et d'autre de la mer Égée. Entre 2013 et 2020, trois traductrices et un traducteur appartenant à ce microcosme ont publié en Grèce des ouvrages à teneur autobiographique décrivant la vie des Grecs d'Istanbul au XX^e siècle (ou d'Asie Mineure). Dans ma recherche doctorale, j'ai tenté de déterminer dans quelle mesure ces ouvrages se distinguent d'œuvres partageant la même thématique et publiées durant la même période par des auteurs n'étant pas à la fois traducteurs et Grecs d'Istanbul. Je postulais qu'une voix narrative propre aux « tradauteurices » Grec-que-s d'Istanbul pourrait être décelée.

Pour mettre en évidence cette voix narrative, j'ai procédé à une analyse en profondeur de leurs ouvrages en m'appuyant sur la théorie socionarrative, la narratologie classique, ainsi que plusieurs concepts des études mémorielles. Cette analyse montre que la spécificité des ouvrages du corpus principal réside plutôt dans l'absence de certaines représentations. Ce « sociorécit par défaut » est notamment visible dans la représentation des marqueurs historiques sensibles chez les deux sociétés. En effet, sans évacuer les tragédies ni leurs effets dévastateurs ayant mené à la quasi-disparition de la communauté grecque d'Istanbul dans « La Ville », les ouvrages mémoriels des tradauteurices évitent d'activer les métarécits nationaliste ou xénophobe potentiellement heurtants pour l'Autre Turc. Par ailleurs, bien que la nostalgie soit constitutive de leur identité, voire de l'identité grecque plus large, ces auteurices évitent également le cadrage d'une nostalgie folklorisante qui a été instrumentalisée dans les

deux sociétés et dans laquelle elles et il ne se reconnaissent pas. Parmi les dizaines de lectrices et lecteurs – dont plusieurs ont offert une lecture volontaire – ayant participé à un entretien qualitatif, plusieurs ont observé cette agentivité particulière. Ainsi, ces œuvres de mémoire, dans lesquelles un lectorat grec diversifié peut se reconnaître, ont également le potentiel de convier un lectorat turc à une rencontre avec la « minorité » autrefois côtoyée pour un partage mémoriel respectueux de la dignité du Soi comme de celle de l'Autre.

francoise.miquet@umontreal.ca

<https://hdl.handle.net/1866/42616>

Originaire de France, Françoise Miquet a également vécu en Égypte, où elle a enseigné le français. Depuis plusieurs décennies, elle est établie au Québec, à Montréal. Traductrice et réviseure, elle est également chargée de cours à l'Université de Montréal. Sa relation de longue date avec la « sphère gréco-turque » l'a amenée à s'intéresser à l'agentivité de traductrices et traducteurs littéraires par rapport à l'Autre « Turc ». Le titre de sa thèse est *Traducteur de l'Autre, écriture de soi. Deux faces de l'agentivité mémorielle d'un groupe de traductrices grec-que-s d'Istanbul* (2025).